2e Année N° 4. 15 Février 1921

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE, ÉDITEURS D'ART

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15, RUE RICHEPANCE

1 fr. 25 le Numéro

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

***Un an*..... Vingt-quatre francs**

***Six mois*. Douze francs**

RACHAT DE COLLECTIONS

LE BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE
RACHÈTERAIT A 24 FRANCS TOUTE
COLLECTION EN BON ÉTAT DE SES
24 PREMIERS NUMÉROS

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

15 Février 1921

HISTORY OF ART
REFERENCE
LIBRARY
UNIV. OF TORONTO

PARIS
MM. BERNHEIM-JEUNE, ÉDITEURS D'ART
25, BOULEVARD DE LA MADELEINE
15 RUE RICHEPANCE

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/n04bulletindelavi02pariuoft

BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE

2e Année. N° 4. 15 Février 1921

Rédacteurs : MM. Félix Fénéon, Pascal Forthuny Guillaume Janneau André Marty, Tabarant.

SOMMAIRE

A la "Villa".
Chez les Indépendants.
Les quatre-vingts ans de Guillaumin.
Le Courrier de la Presse :
Claude Monet ; Camille Pissaro.
Les disparus.
La Curiosité.
Ici...
...et ailleurs.
Paroles.

A la "Villa"

Une révolution s'est produite, assez inattendue, — bénigne d'ailleurs, car elle affirme la pérennité d'un principe. M. Albert Besnard résigne ses fonctions. Vive M. Denys Puech qui les hérite! La Villa Médicis dure et durera. Elle est invétérée. Elle atteste la puissance de l'habitude. « Longtemps, toujours », l'art officiel imitera le Passé, laissant les novateurs ébaucher l'avenir.

La carrière du directeur qui « prend la main » n'est pas moins brillante que celle du directeur qui la « passe ». Praticiens accomplis, tous deux savent également tout ce que la science peut enseigner. Si leur tempérament personnel met entre eux quelque différence, si l'application des formules apprises est plus libre chez l'un et plus stricte chez l'autre, les deux maîtres, le peintre et statuaire, sont pourtant de la même lignée. La tradition scolaire sera maintenue. Sous les bosquets violets du Pincio, les magiciens évoqueront encore les ombres de l'Antique, un peu fatiguées, il est vrai, mais toujours dociles à l'appel coutumier.

*

Les pensionnaires prêteront-ils leur aide à l'incantateur? L'on chuchote, l'on assure même qu'un directeur de la Villa n'est plus aujourd'hui le guide, l'*animateur* de la jeunesse artiste; qu'elle est ingouvernable : empruntons ce terme au langage parlementaire; qu'elle veut « vivre sa vie », rejetant l'étude et les conseils pesants.

Un vent de liberté trouble sur la colline romaine les diserts ébats des muses classiques. Il chiffonne la vénérable ordonnance des dra-

peries horizontales. Les âcres senteurs qu'il apporte enflent soudain les narines accoutumées aux délicats parfums artificiels des fleurs de serre. Des yeux s'ouvrent à la clarté naturelle... Et la Byzance romaine implore en son inquiétude le chef éprouvé qu'on lui donne. Comment M. Denys Puech rétablira-t-il un ordre caduc? Tentera-t-il même de le faire?

Le bon maître va corriger là l'illusion dont se repaît l'Ecole, et prendre contact avec la jeunesse. La plupart des lauréats qu'elle couronne poursuivent en effet, sous des noms supposés, des recherches éperdûment modernes, férocement futuristes, bien qu'issues de l'enseignement scolaire : n'est-ce point les favoriser que de soumettre l'observation directe aux habitudes de pratique ? A ces peintres, à ces statuaires qui, sans retourner à la nature, ne font que changer de procédé, quel nouveau Molière adressera encore ces vers judicieux :

Dans la droite raison jamais n'entre la vôtre
Et d'une extrémité vous vous jetez dans l'autre...

*

Réunis en comité secret, les académiciens reçurent, non sans effroi, les amères confidences de M. Besnard. La docte compagnie connut ainsi les mille difficultés d'une tâche redoutable. Elle sonda la profondeur de l'illusion mensongère où s'entretient, comme une grande bourgeoise qui a eu des revers, la Villa Médicis. Pour ses collègues, M. Besnard entr'ouvrit les coulisses.

Les Immortels n'y virent qu'aigreurs, rivalités, « histoires de femmes », comme dans l'Olympe : car les pensionnaires se marient, et le cloître studieux de naguère est la proie du tumulte. M. Denys Puech sera-t-il le bon tyran? Sa bonhomie souriante apaisera-t-elle les conflits, les préviendra-t-elle, les punira-t-elle? Ce n'est plus, aujourd'hui, un directeur qu'il faut à la Villa : c'est une gouvernante.

*

L'institution même de l'Académie de France à Rome est compromise. Dans l'état actuel, déjà, son impuissance est démontrée. Trahissant la mission que Louis XIV lui assigna, elle a cessé d'être un séminaire de haute culture artistique. Elle est une hôtellerie dont les clients deviennent turbulents.

Le sage déplorera la décadence de la noble maison. Il pleurera

le mauvais usage fait d'un excellent principe. Un enseignement non plus technique, mais général, initiant les artistes aux pures spéculations de l'intelligence, un enseignement qui leur montrât l'esprit des formes, n'eût pas été stérile, professé dans ces lieux pleins d'histoire, pleins de pensée, pleins de beauté...

Or, les Muses sont exclues de la colline sacrée. L'on y ânonne encore la langue généreuse qu'elles ont créée : mais, sans l'accent qui la colore, ce n'est plus qu'une langue morte.

GUILLAUME JANNEAU.

Chez les Indépendants

RIPOSTES ET COUPS DROITS

A tous les curieux d'art qui attribuent une vertu vivifiante à la pleine liberté de la pensée, mais qui croient la prospérité plus perfide que l'adversité, le dernier Bulletin *s'adressait. Il jetait, prématurément peut-être, le cri d'alerte qu'il croit cependant opportun. Il voyait dans la soudaine faveur du Salon des Indépendants un péril pour l'avenir de la vaillante phalange.*

Notre appel a troublé quelques-uns de ses membres. Pour leur offrir la faculté d'étudier librement la situation, nous avons prié quelques-uns des « chefs de file » de bien vouloirexposer ici leurs thèses.

M. PAUL SIGNAC

Le président de la Société des Artistes indépendants nie qu'il y ait crise. Les rudes combats auxquels il a mené les hommes aujourd'hui triomphants ont affermi sa confiance robuste. Il a le calme des vieilles troupes, — et des grands chefs.

Grave situation? Ignore. Crise aiguë? Ignore. Plaie secrète? Ignore. Scission? Ignore.

Jamais l'état de notre société n'a été aussi magnifique : seuls ses ennemis peuvent être inquiets... de ses succès.

Paul Signac. — L'Eucalyptus.

« Encore parée, la coque! » dit Tristan Corbière — c'est ce que nous répétons depuis 1884 — 37 ans — après chaque exposition. Il n'y a pas de raison pour que cela cesse. Notre principe fait notre force : on n'y renoncera pas.

D'ailleurs s'il survenait quelque danger, nous sommes à bord quelques bons pilotes, capables de naviguer, courant et vent debout, parmi les cailloux, sans nous échouer.

M. ANTOINE VILLARD

Mais les vétérans sont moins sûrs du destin. L'un des plus fidèles, M. Antoine Villard, qui nous fait l'honneur de partager nos craintes, redoute pour l'armée d'Annibal les délices de Capoue.

Vous le proclamez et vous avez cent fois raison, pour les Indépendants, la condition de vie, c'est la bataillle, bataille au sein de la Société, bataille autour d'elle, révolutionnaire ou pas.

C'est à un tel point que je considère comme un symptôme grave la consécration qu'obtint haut la main l'exposition de cette année, c'est l'apothéose; que nous ménage le lendemain, est-ce la fin de la féerie, va-t-on baisser le rideau? Car il faut l'avouer, nous ne retrouvons plus l'esprit combattif d'il y a quinze ans, pas plus chez les peintres que chez les critiques, et moins encore dans le public. On vient aux Indépendants comme ou va aux Français, à la Nationale (est-ce le mirage du Grand-Palais), tous ceux qui lisent un journal ont leur opinion faite, il est bien porté aujourd'hui d'admettre la peinture moderne et de connaître les noms de ceux qui en sont les chefs; venir aux Indépendants comme autrefois pour découvrir un isolé, un chercheur, un travailleur, un consciencieux, en un mot un homme qui soit un véritable artiste et qui soit inconnu, ça n'est plus à la portée de personne, il est plus facile et moins dangereux de suivre la foule et de crier après les autres que tel ou tel a du génie.

Voilà pour moi un état d'esprit dangereux pour l'art, dangereux pour les Indépendants.

Si véritablement tous les ans il doit être admis que le Salon puisse se borner à quelques salles, il arrivera forcément un moment où il n'y en aura plus qu'une, et alors pourquoi un tel déploiement d'énergies, une telle organisation au seul profit de quelques-uns? Notez bien qu'en soulevant ce lièvre je n'ai aucune arrière-pensée, aucune acrimonie, je

Antoine Villard. — La Maison.

n'entrevois que l'avenir des Indépendants, durer ou s'éteindre faute de flamme, faute d'enthousiasme collectif. Une exposition, un Salon compte d'abord par l'ensemble, que dirait-on d'un peintre qui ferait une exposition particulière, disposerait de plusieurs salles et au lieu d'essayer de les rendre toutes intéressantes, réunirait dans une seule ses toiles les plus marquantes et se désintéresserait des autres, il serait traité de maladroit et sûrement en supporterait les conséquences; j'ai peur qu'il en soit ainsi pour les Indépendants, si ce Salon n'offre pas un intérêt dans son ensemble, tout au moins dans sa plus grande partie, il n'a pas sa raison d'être. Nous sommes loin, hélas! de l'époque des serres et des baraquements, de l'époque où il se dégageait des Indépendants une telle jeunesse, une telle vie qu'on pouvait parcourir plusieurs fois les salles innombrables avant d'éprouver le besoin de chercher une signature.

Cette diversion m'amène tout naturellement à reconnaître que les Indépendants sont absolument submergés par un flot de médiocrités, mais je dois aussi déclarer que les peintres véritables, ceux mêmes qui sont partis des Indépendants paraissent ne plus s'en souvenir, n'est-ce pas cent, plus peut-être de ces artistes qui pourraient par leur présence refouler au moins moralement les œuvres qu'on ne saurait définir et qui ne trouvant pas de digue petit à petit recouvriront tout.

Quant à la question de demander à certains artistes faisant partie d'autres Sociétés d'opter pour elles ou pour les Insépendants, cela me paraît complètement impossible. L'exemple de Signac, de Luce, de quelques autres peut-être, est unique; la lutte pour la vie est plus âpre que jamais, il faut tabler avec toutes les contingences, exposer au Salon d'Automne ou à la Nationale moyennant une cotisation modique, ne pas être bridé par la question de 1 mètre de cimaise, pouvoir présenter six toiles ou plus, ce sont des avantages énormes et qui entraîneront fatalement tous les intéressés.

Ah! si le Salon d'Automne n'existait pas, si l'Exposition des

Indépendants pouvait avoir lieu en même temps que les Français et la Nationale, c'est-à-dire à une époque où la température et la lumière sont favorables, avoir la même durée et surtout si cette exposition avait lieu dans d'immenses baraquements, ce serait une vie renouvelée, une vie si intense, si rayonnante que les autres sociétés se trouveraient vite débordées et ne tarderaient pas à s'éteindre faute de sève et surtout faute d'enthousiasme. Mais vous me direz que tout cela n'a rien à voir avec la solution urgente que réclame la situation, peut-être des discussions qui vont fatalement s'élever jaillira la lumière, puisse-t-elle éclairer l'avenir et permettre aux Indépendants de poursuivre leur bel idéal au plus grand profit de l'art et des artistes.

Pour moi, le grand remède serait coûte que coûte l'abandon du Grand-Palais et le retour à l'esprit indépendant d'autrefois.

M. CHARLES GUÉRIN

M. Charles Guérin n'est pas seulement l'un des fidèles sociétaires des Indépendants : il appartient au jury du Salon d'Automne; il est parmi ceux que menace le glaive de l'archange. Mais ce sort tragique n'alarme point sa sérénité :

Charles Guérin. — Repos.

J'ai reçu votre article. Je crois qu'il ne faut pas prendre la situation des Indépendants au tragique. Cette société a joué un rôle très beau et très utile dans l'Art français, il faut la laisser continuer. Il peut se faire qu'à un moment donné l'affluence des exposants devienne considérable, étant donnés le succès et les facilités d'entrer dans la société, mais il y a assez de place dans le Grand-Palais pour abriter tout le monde. Il serait à souhaiter qu'un placement plus égalitaire fût observé, conformément à sa devise : « Ni jury, ni récompenses. »

M. LUC-ALBERT MOREAU

Le vice-président de la société partage l'opinion pacifiante de M. Paul Signac. Il n'y a pas de crise, déclare-t-il. Et il indique les

moyens qu'on étudie pour en conjurer les effets :

La crise des Indépendants est purement imaginaire. Après une période de réorganisation, la 32e exposition affirme plus que jamais notre vitalité. Invasion? Non. Comparez les chiffres des exposants de 1912 à 1921.

La chose primordiale et pour laquelle tous les Indépendants doivent demeurer solidaires, c'est qu'il existe un Salon où chacun puisse se faire connaître, *sans aucun contrôle.*

Luc-Albert Moreau. – Nature morte.

Ce principe de liberté respecté, il sera toujours possible d'apporter chaque année d'heureuses modifications et des réformes constantes :

Nous devons avant tout favoriser les Jeunes.

« Chaque nouveau sociétaire pourrait participer à six expositions « avec droit, pendant ces six années, à une cimaise de deux mètres « au moins. Après ces six années réduire les avantages dudit sociétaire « à un mètre. »

Que les Indépendants pèsent bien le pour le contre avant de s'attaquer à la fière devise des fondateurs.

M. GASTON DE VILLERS

Le probe artiste qu'est M. Gaston de Villers appartient aux trois sociétés des Indépendants, du Salon d'Automne et de la Nationale. Il constate avec nous la pléthore grandissante : les remèdes qu'il propose révèlent, nous semble-t-il, la gravité du péril qu'on veut écarter.

Vous voulez bien me demander mon avis sur la question qui se pose à l'heure actuelle au sujet des Indépendants. Voici les suggestions qui me semblent devoir être exposées :

1° L'encombrement des toiles est tel à l'heure actuelle que le Grand-Palais ne peut suffire à tout le monde. Il faut donc prendre des mesures pour que pareil cas ne se reproduise plus.

2° Toucher aux statuts de la société serait une grande faute, car une

Gaston de Villers. — Nu.

autre société se formerait et risquerait de prendre la place des Indépendants. Il faut que l'on respecte le droit de tous les artistes français, de quelque côté qu'ils viennent, afin qu'ils puissent exposer en toute liberté.

3° Pour cela, il faudrait diminuer le nombre des toiles à exposer. Cette année, on avait droit à cinq envois, on devrait réduire ce nombre à deux, peut-être à un si cela ne suffisait pas à donner une place à chaque exposant.

Comme l'élément étranger devient de plus en plus important, peut-être pourrait-on former un nouveau comité pour eux et donner une salle pour chaque pays.

On pourrait demander aussi aux pouvoirs publics de donner deux fois par an le Grand-Palais afin de contenter tous les talents qui veulent se produire.

Pour permettre aux artistes d'exposer de grands tableaux, ne pourrait-on pas faire un tirage au sort par lettre alphabétique de huit lettres par année par exemple?

M. A. LÉVEILLÉ

La lettre où le trésorier des Indépendants nous affirme la prospérité de la société ne dissimule pas l'inquiétude secrète de leur gouvernement. Son grand argentier voit croître la maisonnée. Il sait que les grandes familles sont bénies, mais qu'elles ne sont pas logées :

Y a-t-il crise chez les Indépendants ainsi que leurs amis inquiets l'ont supposé?

— Tout au plus crise de croissance.

Un comité élu en 1919 a, en deux années, obtenu de tels résultats, par son organisation, que tous en furent surpris et que se posa la question : après une réussite aussi brillante que deviendra la Société des Indépendants?

Il est impossible de concevoir l'avenir des Indépendants sans envisager celui des autres sociétés.

Il semble logique de prévoir, dans un temps prochain, trois grands Salons annuels :

Un Salon des Indépendants sans jury ;

Un Salon académique avec jury;

Un Salon d'arts décoratifs.

Et pour cela, il ne paraît pas utile de brusquer les choses, au contraire. De la diplomatie, une direction intelligente de la société convaincra les artistes qu'il est contraire à leur intérêt de produire hâtivement pour exposer trois ou quatre fois par an.

Et la Société des Artistes Indépendants vivra — vivra bien — au grand profit de l'art et des artistes.

A. Léveillé. — L'Aveugle.

M. VICTOR DUPONT

Le lyrique et grave paysagiste, membre du comité des Indépendants, ne cache pas davantage l'embarras où le jette l'impossibilité pratique de respecter le principe généreux de la société. Car, avec quelque politesse qu'on coupe la gorge à quelqu'un, encore lui coupe-t-on la gorge :

Au moment où les Indépendants viennent de réaliser leur plus belle manifestation, vous parlez de situation grave pour la société, et vous n'hésitez pas à pousser un cri d'alarme. Votre inquiétude peut surprendre et pourtant elle est fondée.

Quels dangers menacent donc notre vitalité?

Le succès va amener peu à peu l'envahissement, les envois par exposant seront de plus en plus réduits, la cimaise deviendra insuffisante pour accrocher les œuvres. L'apport nouveau alourdira trop souvent l'exposition et fera baisser la qualité. Ajoutez à cela que la volonté dirigeante peut aussi baisser, le comité se renouvelant par un vote de l'assemblée, nous aurions alors des expositions mal préparées; des œuvres accrochées au petit bonheur, une foire à la peinture.

Voilà le mal; pourtant, malgré ces deux dangers, les Indépendants pourraient continuer leur carrière qui consiste à présenter librement au public les œuvres des artistes, mais alors ils perdraient toute signification au point de vue artistique.

Victor Dupont. — Paysage.

Quels remèdes, étant donné le principe « ni jury, ni récompenses » ? Des sociétaires se sont émus de cette situation, et l'an dernier on a présenté un peu vite et sans pousser à fond l'idée : « Les Indépendants doivent rester des Indépendants et ne pas porter dans les autres salons l'apport de leurs œuvres. »

Evidemment, il y a là une façon de jeter du lest; mais la décision doit être examinée sérieusement et ne pas être dirigée contre les autres salons qui sont nécessaires aux Indépendants comme soupape, stimulant et moyen de comparaison. Le vœu d'indépendance n'engagerait pas pour la vie, mais seulement pour le temps dont chaque artiste serait juge.

Enfin les salons à jury devraient bien modifier le fonctionnement de leur jury. Un jury ordinaire a neuf chances sur dix de n'admettre que le genre de la maison, ou, quand il veut faire preuve d'indépendance, d'aller aux extrêmes et devenir plus royaliste que le roi. Que ne procèdent-ils par invitation directe?

Les artistes invités (sociétaires ou non) auraient ainsi toute la liberté nécessaire pour présenter leurs œuvres. L'indépendance entrerait dans les salons fermés et peut-être une collaboration sympathique pourrait-elle s'établir entre tous.

Comme remède au deuxième danger, incohérence dans la direction, je n'en vois pas. On peut compter sur la sagesse des sociétaires, la reconnaissance des services rendus, l'expérience, mais que vaut tout cela dans une assemblée?

M^me^ SUZANNE VALADON

Célébrant, avec une belle vaillance, l'esprit de combat de la société, Mme Suzanne Valadon en déplore l'alanguissement présent. Elle souhaite l'avènement de talents nouveaux, et pour leur faire place, propose certains holocaustes :

Les Indépendants sont en danger parce qu'ils menacent de s'en-

dormir sur leurs lauriers. Les Indépendants ont triomphé au delà peut-être de leurs espoirs. Ils ont, en montrant toutes les recherches, toutes les audaces, tous les paradoxes, donné à l'Art toute sa liberté; ont-ils rempli leur rôle?

Suzanne Valadon. — Nature morte.

Doivent-ils le continuer? Oui, mais pour rajeunir, redonner « aux Indépendants » la vie active et toute de lutte qui est la raison d'être de cette société, il faut avant tout lui garder intangibles ses principes fondamentaux. Pas de jury, pas de récompenses! pas de jury d'admission ni de placement; à personne, la place de hors-concours. Et pour nommer le comité de placement, le tirage au sort.

Pour garder à ce Salon toute sa vie de combat, il faut permettre aux nouveaux venus de se manifester et pour cela introduire une clause nouvelle dans les statuts de la société qui dirait : après dix années d'exposition, les sociétaires ne pourront participer aux dites expositions, sauf pour ceux qui auront uniquement appartenu à cette société, et à ceux qui auraient été refusés dans les salons à jury. Dix ans? paraîtront peut-être courts, mais on va tellement vite maintenant.

Dans ces dix dernières années, nous avons vu mourir le fauvisme, mûrir le cubisme, disparaître et naître l'orphisme, le futurisme, le dadaïsme et cette sorte de « classicisme » actuel. Toutes ces tendances valent ce qu'elles valent, mais il n'en est pas moins vrai qu'elles étaient la vie, la lutte, et que naissant au sein des Indépendants, elles lui donnaient sa raison d'être, son existence, sa vie! Mais pourquoi cette folle activité pendant ces dernières années et pourquoi maintenant cet aspect morne, cette tenue? Peut-être les lutteurs d'antan sont-ils maintenant conquis? renoncent-ils à la lutte? sont-ils « arrivés »? La plupart aussi des anciens sociétaires appartiennent à un salon à jury ou sont tous susceptibles d'y être admis.

Le Salon des Indépendants peut être à la rigueur l'antichambre d'un salon à jury, mais dans aucun cas sa succursale.

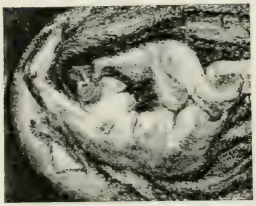
La période dont il est question plus haut devrait son activité à ce

que la société n'était pas pleine à craquer ainsi que maintenant et que de *nouvelles* adhésions étaient possibles en grand nombre, seule condition utile à la vie des Indépendants.

Je donne mon idée pour ce qu'elle vaut. Est-elle applicable? Je ne sais, mais elle serait, je le crois, capable de décongestionner la société, la ramenant à son but initial.

M^me^ LUCIE COUSTURIER

Mme Lucie Cousturier distingue entre la Société des Indépendants et l'art indépendant, ou mieux l'art tout court. Interrompre la série des salons dès que le génie cessera de s'y révéler lui paraît résoudre le problème. La spirituelle artiste connaît-elle le seigneur Gil Blas à qui feront crédit les orateurs sacrés?



Lucie Cousturier.
Etude de Nu.

Je ne pense pas que la Société des Artistes Indépendants soit en danger, car elle ne court pas d'aventures. Son principe : ni jury ni récompenses étant par essence absolu, parfait, ne comporte pas d'amélioration. La société demeure forcément ce qu'elle fut et restera : la seule qui permette le renouvellement de la peinture. Elle le prouve bien cette année encore.

Mais si, éternels, les « Indépendants » ne peuvent être en danger, il n'en est pas de même de l'art. Il peut, sous des influences diverses, s'affaiblir en France et ailleurs, et le principe qui ne permet pas de restreindre le nombre des exposants, sinon des toiles, permettra toujours d'interrompre les expositions quand il n'éclora plus de peintres géniaux.

M. D. GALANIS

Athénien de naissance, M. Démétrius Galanis pourrait être frappé, comme Aristide, d'une mesure d'ostracisme atteignant les artistes étrangers. Ecartant d'elle, à ce titre, l'intelligent auteur du portrait de M^lle^ Schwarz, que nous reproduisons, la société porterait un coup cruel à l'art français.

M. D. Galanis. — Portrait de Mlle Schwarz, de l'Opéra.

Ecartons d'abord toute idée ayant pour but l'établissement d'un jury aux Indépendants. Cela ne se pose même pas. Le jury de classement n'est pas un remède contre la crise actuelle.

Reste l'exclusion de la société des membres qui consentent à subir ailleurs l'examen d'un jury, ou adoption d'une *limite d'âge.*

Je suis pour la *limite d'âge.* Il faut que les Indépendants restent un salon des jeunes.

M. VAN DONGEN

Nous terminons cette consultation avec M. Van Dongen. Comme l'opinion qu'il veut bien nous exprimer confirme sur tous les points la nôtre, nous estimons naturellement qu'il a raison :

Il n'y a rien à faire contre la maladie dont souffre la Société des Indépendants.

C'est la vieillesse avec ses infirmités et avec la mort au bout.

Quand la vieille Société des Indépendants sera morte, ses enfants et petits-enfants « gueuleront » *Vivent les Indépendants.* Ils créeront une Société de « purs » qui à son tour sera envahie par la « maladie » et la mort. Ainsi va la vie.

Académie des Beaux-Arts

L'Académie des Beaux-Arts vient d'élire le successeur de feu Luc-Olivier Merson dans sa section de peinture. Après sept tours de scrutin, l'un des candidats, M. Paul Chabas, a été élu par 18 voix, contre M. Lucien Simon, recueillant 13 suffrages. M. Lucien Simon avait été sollicité par l'Académie de poser sa candidature.

Les quatre-vingts ans de Guillaumin.

Guillaumin à Crozant.

16 janvier 1841... Cette date, sans doute la lira-t-on plus tard, toute luisante d'émail, sur certaine maison de la rue de Rivoli où naquit Armand Guillaumin. Car il a vu le jour à deux pas du Marais, ce robuste ancêtre, cependant frais de visage comme un homme des champs. Il est vrai que ce Parisien vécut ses années d'enfance et de jeunesse en pleine campagne bourbonnaise, et qu'il eut toujours la nostalgie des joies paysannes, tandis qu'il se colletait furieusement avec le cruel Paris. Quelle existence mouvementée fut la sienne! A seize ans, il est calicot aux « Mille et une Nuits », chaussée d'Antin. Le soir, dans sa chambre, il dessine. A vingt-et-un ans, il devient gratte-papier à la Compagnie d'Orléans, rue de Londres. Il suit, entre temps, les cours de dessin du papa Caillouette, rue des Petits-Carreaux, puis fréquente à l'Académie Suisse, quai des Orfèvres, où, dès six heures du matin, à la douteuse lueur des lampes, on travaille au modèle. Le dimanche, il plante son chevalet devant les derniers jardins maraîchers de Montmartre. Enfin, héroïque, lâchant les bureaux de l'Orléans, il se voue exclusivement à la peinture, et c'est alors la grande misère. Une anecdocte : Certain jour de 1868, sur la Butte, il fait la rencontre d'un peintre amateur qui exerce la fonction de piqueur municipal. Pourquoi ne serait-il pas piqueur, lui aussi? Ventre creux, le voilà potassant les mathématiques. Il subit le concours; il est admis. Employé de la ville! Dès lors, se levant tôt, il court au motif sur les bords de la Seine et de la Bièvre. Par la suite, il prend un service de nuit, afin de consacrer à son art une

Guillaumin. — La Creuse et le Puy Bariou.
(Fin de l'automne de 1920.)

partie du jour. Et plus de vingt années s'écoulent. Enfin, en 1891, comme il vient d'atteindre la cinquantaine, il se libère de ses fonctions officielles, et tout aussitôt s'envole vers son idéal : les prés, les eaux, les rocs, les coteaux, la mer. Saint-Palais, Azay, Crozant... Que de merveilles! Automnes violets et roux de la Creuse; coruscantes joailleries des hivers méditerranéens. Et trente années passent encore, vécues par lui dans un enchantement que nous a fait partager la longue suite de ses œuvres. Il continue, et c'est en plein labeur, au Cap-Martin, que le trouve aujourd'hui son quatre-vingtième anniversaire. Quatre-vingts ans! A le voir, qui le croirait? Puisse-t-il longtemps encore, ce vieux maître, tenir en sa main créatrice le pinceau délicat dont chacune des barbes est un rayon de soleil!

TABARANT.

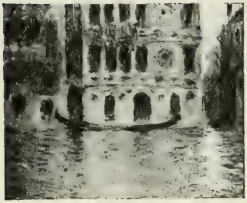
Le portrait de lady Guildford

Parmi les dix œuvres peintes figurant dans la collection de William Vanderbilt et désignées par lui comme devant être léguées à son décès au Metropolitan Museum of Arts de New-York figure le portrait de Lady Guildford exécuté par Holbein en 1527. Cette œuvre, peinte à l'huile sur panneau, avait appartenu antérieurement à la collection de Sir John Ramsden. On en trouve la reproduction dans plusieurs ouvrages, tels que le *Hans Holbein* de M. A.-B. Chamberlain, volume I, page 320.

Ce portrait, depuis un certain nombre d'années, avait figuré dans plusieurs expositions, notamment pendant quelque temps, en 1907, au Musée où il vient d'entrer définitivement.

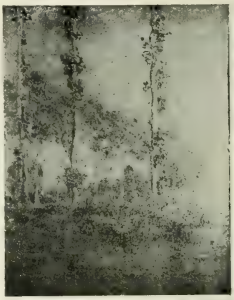
On trouve au Musée de Bâle une très bonne gravure d'après cette œuvre, et par ailleurs, le portrait de Lord Guildford, maître écuyer du roi Henri VIII, figure à la Galerie royale du Château de Windsor.

Claude Monet



De l'exposition des œuvres de Claude Monet, récemment ouverte à la galerie Bernheim-Jeune, le Figaro, *sous la signature de M. Arsène Alexandre, dégage la leçon : elle prend une autorité particulière, venant d'un des premiers défenseurs — non de l'impressionnisme, car avec raison notre éminent confrère condamne les classifications, — mais des impressionnistes :*

On peut ainsi voir tout ce que Monet a apporté de personnel et de neuf dans l'art de son temps, tout ce qu'il a senti et traduit en présence de la nature. On doit également le mieux comprendre et ne plus le considérer seulement comme un exécutant doué d'un « œil » merveilleux, car cet œil est remarquable autant par ses choix que par ses perceptions. Monet a su discerner quelques grands aspects, quelques grands thèmes qu'on n'avait point su mettre en valeur avant lui et dont on



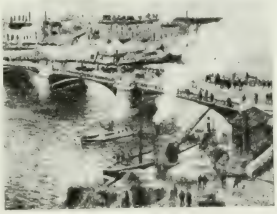
n'avait pas apprécié la grandeur. C'est pourquoi, si les jeunes écoles ont raison de réagir contre les imitateurs trop immédiats qui ont suivi Monet, elles auraient grand tort de ne pas reconnaître tout ce qu'elles pourraient lui devoir de leçons ; enfin elles ne feraient que s'honorer elles-mêmes en l'honorant.

E LA PRESSE

Camille Pissarro

Chez Durand-Ruel s'est ouverte une exposition rétrospective où des chefs-d'œuvre marquent les étapes successives d'une carrière ardente et probe. Dans le Temps, *M. Thiébault-Sisson évoque cette vie de recherches et conclut :*

L'unité n'en subsiste par moins entre tous les travaux de cette carrière si inquiète, et que tant de doutes, en cours de route agitèrent., Mais ces doutes se ramènent toujours à une idée maîtresse, imposée à l'artiste et par l'amour qu'il a du beau métier et par le désir d'allier à ce métier une notation scrupuleuse et vraie de tous les effets possibles de nature, qu'ils soient d'un instant ou de toujours. Constructeur de tempérament et merveilleusement doué pour traduire les effets permanents, il a voulu se rendre apte à interpréter les plus fugitifs, et il y a réussi. Dans cette course à l'insaisissable, se serait-il mépris sur son vrai caractère? Aurait-il commis l'erreur grave de négliger, pour des profits moindres, ce goût du style qu'il portait en lui et qui donne à son *Abreuvoir* la noblesse et la majesté d'un Poussin? Il est superflu de se poser la question. L'œuvre qu'il a laissée derrière lui continue les plus beaux de nos classiques; les révélations y abondent, et elle est de main d'ouvrier.



Les disparus

« LES ARTS »

Un faire-part bref : la revue *Les Arts* annonce à ses abonnés qu'elle cesse de paraître. La Société Manzi, Joyant et Cie — ex-Société Goupil — est en liquidation, et c'est elle qui éditait cette brillante publication mensuelle, dont on aimait la sûre critique, le vaste et libre esprit. Elle était somptueuse, et jusqu'à sa dernière heure elle eut la coquetterie de le rester. « Nous mourons en beauté », nous disait, il y a quelques jours M. Joyant, avec un sourire qui s'efforçait à n'être point triste. En beauté, et le numéro que nous avons sous les yeux l'atteste. Il est le 192e de cette revue qui aura compté dix-neuf années d'âge. Dix-neuf années, plus de la durée d'une demi-génération, alors que de bonnes âmes lui avaient prédit qu'elle mourrait jeune, comme beaucoup d'autres. Si lourde est la tâche d'un grand périodique artistique! Or, elle a trompé l'attente des sceptiques. Elle a vécu, et c'est en pleine santé qu'elle meurt. Même, nous ne consentons pas à croire que sa mort soit définitive. Léthargie seulement, peut-être? Ne se trouvera-t-il personne pour ranimer un organe si parfaitement personnel, évoluant dans les plus sereines régions de l'art?

Nous venons d'en retrouver le numéro initial, dans notre bibliothèque. Il porte la date de janvier 1902. Quelle remarquable diversité en ses quarante pages, que signèrent André Maurel, Paul Villars, Gaston Migeon, E. Molinier, Maurice Hamel, Thiébault-Sisson, Roger Marx! Et maintenant, nous feuilletons mélancoliquement le numéro final, qui reproduit en page de couverture un haut relief de Pajou, *Vénus et l'Amour*, ornant le foyer de l'Opéra de Versailles. Le texte développe un sommaire qui contient notamment l'histoire du théâtre de Versailles, une étude sur Charles Maurin et la récente exposition rétrospective de son œuvre aux galeries Bernheim-Jeune, l'ample récit d'une promenade au musée du Luxembourg. Et les ultimes collaborateurs s'appellent J. Ernest-Charles, Arsène Alexandre, Maurice Hamel. Un numéro d'adieu, celui-là? Et mortuaire? Non, non, ce n'est pas possible, et nous voulons espérer encore que la revue *Les Arts* ne disparaît que pour renaître. Vraiment, il nous serait trop pénible de nous dire que ce 192e numéro est le dernier, le tout dernier, et que le 193e ne sera pas là le mois prochain, sur notre table, entre nos mains impatientes de feuilleter ses pages, où la reproduction de tant de belles choses fleurissait tant de curieux documents. T.

La curiosité

LA COLLECTION PIERRE BAUDIN

Corot. — Méditation.

Le signataire de ces lignes a beaucoup connu cet homme aimable, de haute intelligence et de très noble cœur. « Il a été, sous sa réserve apparente, un vibrant et sensible amoureux d'art », dit de lui Camille Mauclair, préfaçant le catalogue de la vente. C'est juste. Pierre Baudin aimait l'art, les artistes, et ces inlassables pêcheurs de lune que sont les fureteurs de beauté. Sociologue, économiste, n'ignorant rien des grands intérêts de l'Etat, il sut être, par surcroît, l'un des plus pénétrants notateurs des questions artistiques contemporaines. A la fragilité de l'œuvre politique, volontiers il opposait la pérennité de l'œuvre d'art.

Sa collection sera exposée le mardi 15 mars, à la salle 6 de l'Hôtel, et dispersée le lendemain, Me Lair Dubreuil, commissaire-priseur, étant assisté de M. Jos Hessel, expert (qui fut autrefois, nous ne l'oublions pas, un renseigné chroniqueur des ventes). Quarante-six numéros au total, représentés par autant d'images. Excellente, cette méthode nouvelle de reproduction intégrale. Il serait à souhaiter qu'on la généralisât.

L'éclectisme de Pierre Baudin se révèle en cet ensemble peu copieux, mais choisi. Corot y est représenté par une intéressante figure, *Méditation* (h. 48, l. 35. N° 387 du catal. Robaut), et par deux dessins. Des dessins encore, de Géricault, Millet, Jules Dupré, Daumier, Guys, Puvis de Chavannes. Même, il en est un de Couture, qui fait plutôt maigre figure en cette brillante compagnie. Quatre aquarelles de Jongkind, fort belles (Hollande, Paris, Côte-Saint-André). De Gauguin, un important paysage de Pont-Aven, *Femmes cueillant des fleurs* (70-92). De Lautrec,

Renoir. - Nu (sanguine)

deux peintures, la *Toilette* (36-27), l'*Enfant au chien* (130-70), une figure de femme à la sanguine, un portrait de *Bruant*, aquarelle (81-100). De Renoir, l'admirable nu, si souple, que nous reproduisons ici(sanguine, 38-28). Viennent ensuite un ravissant petit Pissarro, la *Lessiveuse* (25-28), deux beaux paysages de Guillaumin, notamment sa *Matinée, vallée de Sedelles* (65-92) ; un radieux *Antibes*, de Paul Signac, une bien curieuse esquisse de Vuillard, *Lecture au bord de la mer* (36-52), un *Pont de la Concorde*, de Marquet, bouffée d'air, jaillissement de lumière (65-81). Et encore un Monticelli, un Stevens, un Manguin. Moins une collection, en somme, qu'une sélection d'œuvres modernes, évocatrice de l'homme de goût qui signa ce livre : l'*Art contemporain.*

*

SUCCESSION DE Mme LA COMTESSE DE MAILLÉ

Après exposition particulière le 26 février, publique le dimanche 27, on dispersera le 28, à la galerie Georges Petit, les bijoux, tableaux anciens, bronzes d'art et d'ameublement constituant la succession de Mme la comtesse de Maillé. (Mes Henri Baudoin et Alph. Bellier. Expert pour les objets d'art, M. Mannheim, et M. Jules Féral pour les tableaux.)

Fort jolie vente. Un important Coypel, *Joseph accusé par la femme de Putiphar* (toile, 1 m. - 1 m. 33), qui figura au Salon de 1737; un beau portrait d'homme de Largillière (toile, 1 m. 02 - 80) ; une *Scène de bataille* de Van der Meulen (toile, 49 - 62) ; la *Diseuse de bonne aventure*, de Teniers (toile, 84 - 1 m. 15). Un tableau similaire est décrit dans le *Catalogue raisonné*, de J. Smith. De de Troy, un portrait d'homme d'une remarquable qualité (toile, 1 m. 15 - 89). Les tapisseries comportent huit entre-fenêtres, époque Régence, à sujets mythologiques. (Dimensions de chaque entre-fenêtre : haut, environ 2 m. 95 - 3 m. 10; larg. 95 cent.)

*

LES ESTAMPES BEURDELEY

La onzième vente Beurdeley, les 4 et 5 février (cinquième partie des estampes modernes), a produit 165.431 francs, ce qui porte à 1.447.310 francs le produit total des cinq premières ventes d'estampes

de cette collection, et à 6.306.988 francs le produit général, à ce jour, des ventes Beurdeley.

Les enchères ont été très animées sur Daumier et sur Gavarni. Du premier, on a donné 2.600 francs d'une très belle épreuve de *Enfoncé, La Fayette...;* de 400 à 1.500 francs d'épreuves rarissimes des *Divorceuses;* 1.650 francs de la planche 14 des *Pastorales*, 1er état avant lettre. Gavarni a vu la suite de ses *Débardeurs* (66 pl., 1er état avant lettre) atteindre 5.305 francs; une épreuve de *Bonjour, ami*, Chine, a été payée 730 francs; *En vérité* (rarissime), 580; le *Futur*, 700 francs.

La sixième partie des estampes Beurdeley sera mise en vente vers le 10 mars.

✲

Dans une vente d'estampes faite le 11 février par Me Desvouges et M. Loys Delteil, les prix suivants ont été obtenus par Meryon : *L'Arche du Pont Notre-Dame* (très belle épreuve, avant lettre), 2.400; la *Galerie Notre-Dame* (avant les corbeaux), 4.300; *Tourelle de la Tixeranderie* (avant lettre, sur Jajon), 3.300; *Saint-Etienne-du-Mont* (avant lettre, sur Japon), 3.000; la *Morgue* (avant lettre), 3.600.

De Lautrec, on a payé 580 francs le *Jockey*, imprimé en couleurs; de Whistler, 4.000 francs une très belle épreuve, sur papier ancien, et signée, de *Nudle model reclining*.

Il s'y trouvait aussi quelques dessins. Une petite aquarelle de Delacroix, *Femme du Maroc*, a été adjugée 1.300 francs.

✲

LA VENTE D'UN VAN DER MEER DE DELFT

On nous annonce un gros événement : la vente prochaine, à Amsterdam, d'un Van der Meer de Delft, l'unique Van der Meer de la célèbre collection Six van Hillegom. En avril, la *Petite Rue* sera mise aux enchères à la galerie Frédérik Muller. Oui, la *Petite Rue*, cataloguée par Théophile Thoré (W. Bürger) sous cette appellation qui nous semble meilleure : *Façade de maison hollandaise*. Simplement un des chefs-d'œuvre de Jan Van der Meer, ou Vermeer, « l'un des plus inconnus de tous les hommes », a écrit Arsène Alexandre, qui a dit aussi de lui qu'il est « le plus moderne de tous les peintres, mis à

J. Van der Meer. – Petite Rue.

part Rembrandt, lequel est moderne à la façon de Shakespeare ». La *Petite Rue* est digne d'être rapprochée de la *Vue de Delft*, l'une des perles du musée de la Haye.

Déjà, en juin de l'an dernier, quatre œuvres capitales provenant de la Galerie Six ont été mises en vente. Deux Rembrandts, le *Portrait d'Ephraïm Bonus* (panneau de 19 cent. sur 15) et *Joseph racontant ses songes* (esquisse sur papier, de 50 cent. sur 30) furent adjugés 440.000 et 225.000 francs. Un paysage d'Isaac Van Ostade fit 200.000 et un Jean Steen, la *Fiancée juive*, 325.000 francs. Mais pourquoi la collection Six se dépouille-t-elle ainsi? C'est la question que chacun se pose. On y répond en disant que M. Jonkheer Six est dans l'obligation d'assurer la fondation définitive de la Galerie qui porte son nom, où brillent d'un incomparable éclat le *Bourgmestre Six* et la *Femme du Bourgmestre*, de Rembrandt, des Frans Hals et quantité d'autres œuvres universellement admirées. La Hollande, opulente Italie du Nord, bénéficiera de cette fondation magnifique, qui sera l'objet d'une loi spéciale. Et c'est à ce projet de classement national qu'est aujourd'hui sacrifiée la *Petite Rue* de Jan Van der Meer, historien, par le pinceau, des êtres et des choses de la ville de Delft.

Nous aurons à reparler de cette vente. Le musée du Louvre y sera-t-il représenté? Cela ne fait aucun doute. Il a, d'ailleurs, une revanche à prendre, une faute grave à rédimer. En 1892, lors de la vente du critique Théophile Thoré — qui, lui premier, tenta d'identifier et de cataloguer les œuvres de celui qu'il appelait le « Sphinx », des les disputer aux attributeurs sans vergogne, aux démarqueurs qui les signaient Pieter de Hooch ou Terburg — le Louvre laissa échapper la *Dame au clavecin*, cette pure merveille. Elle fut adjugée 28.000 francs — une misère — au représentant de la National Gallery.

Méditons cette leçon. Et puis, n'est-il pas vrai que la *Petite Rue* ferait bien, au Louvre, à côté de la délicieuse *Petite Dentellière*?

T.

Ici...

QUELQUES CHEFS-D'ŒUVRE AU LOUVRE

Le Conseil des Musées nationaux vient d'acquérir la toile célèbre de Claude Monet, à laquelle le peintre attachait un prix tout particulier, les *Femmes dans le jardin*. L'œuvre, composée en hauteur et pour laquelle posa Mme Monet, marque une date dans l'histoire de l'art français. Pour la première fois, un peintre étudiait en plein air les jeux de la lumière.

Claude Monet. — Femmes dans le jardin.

« Présentée au Salon, la toile y fut refusée. Monet l'exposa, rue Auber, en vitrine, dans une boutique de marchand. Elle fit scandale, et Manet lui-même, au café de Bade, le soir, s'en gaussa dans un cercle d'amis. « Croyez-vous, leur dit-il, qu'il y a un débutant qui veut faire de la peinture de figures dans le plein air, sans tricherie et sans concession, en ne s'inspirant que de la réalité qu'il perçoit? Comme si ça s'était déjà vu! Les maîtres d'autrefois ne connaissaient pas ça. Comme ils avaient raison! » Trois ans plus tard, il était le premier à suivre l'exemple de Monet. » Ainsi s'exprime le *Temps*, qui tient l'anecdote de M. Claude Monet lui-même.

Rachetée par le maître, la toile demeura de longues années dans son atelier de Giverny. Au cours d'une visite que lui rendit M. Paul Léon, directeur des Beaux-Arts, une conversation s'engagea sur l'achat par l'Etat du chef-d'œuvre. « J'en demanderai deux cent mille francs », dit le maître. — « Soit », riposta M. Paul Léon. La caisse des musées nationaux, le crédit spécial de l'Etat fournissent en commun la moitié de la somme. L'autre moitié provient de concours privés que le directeur des Beaux-Arts n'eut point de peine à provoquer.

En même temps que l'œuvre de Claude Monet, la célèbre toile

de M. J.-F. Raffaëlli, *le Veuf*, entrera dans nos collection nationales. Elle a été acquise au prix de 20.000 francs.

⁂

Les collections de peinture du Louvre s'enrichissent enfin d'une œuvre capitale léguée à la France par le regretté Charles-Léon Cardon, président de la commission directrice du musée royal des Beaux-Arts de Bruxelles. Le savant amateur était mort avant d'avoir pu réaliser son dessein. Mais, de concert avec M. de Margerie, ambassadeur de la République à Bruxelles, M. Fiérens-Gevaërt, conservateur en chef du musée royal, intervint près des quarante-neuf héritiers. Avec une bonne grâce dont ce pays ne saurait lui être assez reconnaissant, la famille de Charles-Léon Cardon s'empressa de résigner ses droits en notre faveur.

Mesurant 0 m. 46 de haut sur 0 m. 21 de long, le morceau que reçoit le Louvre se compose d'une statuette de la *Vierge*, assise sous un dais refouillé que flanquent de doubles volets peints à l'œuf, sur bois, à fond d'or. L'artiste y a retracé les scènes suivantes : l'*Annonciation*, la *Visitation*, l'*Apparition aux bergers*, la *Nativité*, l'*Adoration des mages*, la *Fuite en Egypte*, l'*Idole brisée*, la *Présentation au temple*, le *Massacre des Innocents*. Ce rétable fut exposé en 1902, à l'Exposition des Primitifs flamands de Bruges. C'est à ce titre que l'étudie l'ouvrage de M. Fierens-Gevaërt. Il vint en 1904 à l'Exposition des Primitifs français de Paris.

Henri Bouchot y détermina d'une manière décisive l'origine du chef-d'œuvre : « On pourra, écrit-il dans son catalogue (n° 17), comparer les peintures de cette remarquable pièce au *Parlement de Narbonne* (lequel est au Louvre). On y aperçoit un personnage portant une queue de cheveux comme on en voit à un des bourreaux du calvaire du Parement. Le saint Joseph de la *Nativité* est retrouvé dans le manuscrit 166 français de la Bibliothèque nationale. Les soldats sont ceux de France vers 1400; l'un d'eux y a le chapeau de fer, l'autre le bassinet du temps de Duguesclin. »

L'œuvre n'avait pas quitté, si ce n'est en 1912 pour figurer à l'Exposition de la Miniature, l'hôtel du « Quai du Bois-à-Brûler » où Charles-Léon Cardon, avec un faste et un goût magnifiques, avait aménagé lui-même ses collections.

DES CROIX

Le *Journal officiel* a publié les promotions dites du 1er janvier dans l'ordre de la Légion d'honneur.

Sont promus officiers : M. Adrien-A. Hébrard, fondeur d'art, et M. Leonetto Cappiello, peintre et décorateur.

Sont créés chevaliers : M. Danis, directeur des Beaux-Arts d'Alsace et de Lorraine, ancien architecte en chef du palais de Versailles et des Monuments historiques; MM. Parent de Curzon, conservateur adjoint aux Archives nationales; l'abbé Chaillan, vice-président de la Société archéologique de Provence ; Paul Grandry, sous-chef de bureau au ministère des Beaux-Arts; Fauchier-Magnan, écrivain d'art, conservateur-adjoint du Petit-Palais; Audra, directeur de l'Ecole nationale d'art décoratif de Nice; Henri Verne, chef du secrétariat des Musées nationaux; Raphaël, architecte départemental à Nîmes; Louis Lejeune, statuaire; Pinchon, Paulin-Bertrand, André Humbert, peintres; Thadée Natanson, critique d'art; Marcel Kapferer, collectionneur.

Joignons à ces noms celui d'un nouvel officier, Mme Sarah Bernhardt, qui est statuaire.

LA COMMISSION PARLEMENTAIRE DES BEAUX-ARTS

Pour remplacer à sa présidence M. Léon Bérard, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, la commission de l'Enseignement et des Beaux-Arts à la Chambre des Députés a élu M. Gaston Deschamps, député des Deux-Sèvres.

LES DISPARUS

L'archéologie tout entière a pris le deuil d'un de ses maîtres, le comte Robert de Lasteyrie, professeur à l'Ecole des Chartes, membre de l'Académie des Inscriptions, mort à 71 ans, dans son pays corrézien qu'il représenta au Parlement. Après la campagne de 1870, qu'il avait faite sous l'uniforme de lieutenant de mobiles, Robert de Lasteyrie avait gagné son diplôme d'archiviste paléographe avec une *Etude sur les comtes et les vicomtes de Limoges antérieurs à l'an* 1000 : l'un de ces sujets passionnants qu'aiment les érudits.

Des Archives nationales où ce travail l'introduisit d'emblée, le savant fut, en 1880, appelé à succéder à Quicherat dans la chaire de l'Ecole des Chartes qu'il occupait encore. Il est l'auteur de travaux considérables, notamment d'une *Histoire générale de Paris* qui fait autorité et d'un *Album archéologique des musées de province.*

Le peintre suisse Eugène Burnand vient de s'éteindre. Talent sévère et scrupuleux, il avait pris un rang très honorable parmi les peintres religieux. Il avait interprété en une suite de dessins et de peintures les paraboles évangéliques, et ses paysages mêmes étaient des sermons.

LE CENTENAIRE DE CHARLES MERYON

Le vœu que formait M. Loys Delteil (*voir notre précédent numéro*) n'aura pas été vain. Le centenaire de Charles Meryon sera commémoré, et dès à présent il est entendu que, sous les auspices du *Bulletin de la Vie artistique*, une exposition générale de son œuvre aura lieu en novembre prochain, aux galeries Bernheim-Jeune, mises à la disposition de l'érudit graveur-expert.

UN CONGRÈS D'HISTOIRE DE L'ART

Sur l'initiative de la Société de l'Histoire de l'Art français, que préside M. Marquet de Vasselot, conservateur au musée du Louvre, un congrès international d'histoire de l'art se tiendra à la Sorbonne, en septembre prochain. Il durera une dizaine de jours, et comportera à la fois des excursions archéologiques et des visites dans certaines collections, ainsi qu'à l'exposition d'archéologie médiévale, qui s'ouvrira au musée des Arts décoratifs.

*

LES EXPOSITIONS

Au Grand-Palais, dernière quinzaine du *Salon des Indépendants*. — Au Pavillon de Marsan, œuvres de *Henri Rivière* et de *Madrassi*. — Chez Durand-Ruel, jusqu'au 19, rétrospective de *Camille Pissarro*. — Chez Druet, du 21 février au 4 mars, œuvres de *Manguin*. — Chez Georges Petit, jusqu'au 25 février, les *Aquarellistes;* jusqu'au 28, *Mme Gourdault*, *MM. Tony-Georges Roux* et *Limozin-Balas*. — Chez Bernheim-Jeune, du 18 au 28 février, exposition d'un *Groupe d'artistes alsaciens*. — Chez Marguy, du 16 février au 5 mars, exposition *Charles Villette*. — A la Licorne, jusqu'au 24, les expositions de *Valdo Barbet* (*l'artiste et sa famille*). — Galerie du Luxembourg, 73, boulevard Saint-Michel, jusqu'au 28, les peintures de *M^lle^ Olga Bing*.

...et ailleurs

DANS LES MUSÉES BRITANNIQUES

Le comité des amis des musées anglais (National Art Collections Fund) vient d'acquérir, avec des concours privés provoqués par un appel, l'*Adoration des Mages* de Peter Brueghel pour les collections nationales.

C'était le quatrième appel que depuis dix-sept années la société adresse au public. Les appels précédents furent faits en faveur du Velasquez dit de Rokeby, du Holbein du duc de Norfolk, et du Mabuse de la collection Carlisle. L'*Adoration des Mages* appartenait à un collectionneur viennois et fut exposée à Bruges en 1902.

Peter Brueghel. — L'Adoration des Mages.

Après la guerre, le tableau passa à un collectionneur suisse, malgré les efforts du directeur du musée de Vienne.

Il a été offert à la National Gallery pour 15.000 livres sterling (375.000 francs, au taux de 25 francs).

Le conseil des musées assurait la moitié de la somme. C'est Mr. Arthur Serena, fils du chevalier Léon Serena, le patriote vénitien (1848-49) qui a fait don des 3.500 livres nécessaires. Mr. Serena était déjà le fondateur des chaires d'italien d'Oxford, Cambridge, Manchester et Birmingham.

*

Le British Museum a vendu 17.370 guides, 2.515 catalogues, 260.000 cartes postales, 15.440 photographies, soit 77.450 francs au change ordinaire de 25 francs.

La National Gallery a vendu 113.585 cartes postales à 1 penny, 11.933 cartes postales à 2 pence, 5.687 photographies, soit 21.250 francs au change ordinaire.

UN ASSEZ JOLI LARCIN

Une peinture de Rembrandt, appartenant à M. Emil Heckscher et estimée 8 millions de marks, a été volée par un amateur aussi inconnu que distingué, dans une banque berlinoise où elle avait été mise en dépôt.

LE PIRANÈSE A TRIESTE

Giovanni Battista Piranesi, l'illustre graveur vénitien né en 1720, a les honneurs, à Trieste, d'une « rétrospective » aussi complète que possible. On y voit la plupart de ses eaux-fortes célèbres qui se classent dans les séries *Antiquités romaines*, *Fastes consulaires et triomphes*, *Vues de Rome*, *Antiquités d'Albano*, le *Champ de Mars*, une moyenne de 200 planches.

LES ŒUVRES DE PREVIATI A ROME

Le divisionniste Previati mourait il y a quelques mois. Son œuvre sera exposée — peintures et dessins, — à l'Exposition nationale des Beaux-Arts qui va enfin avoir lieu à Rome; on sait que cette manifestation de l'art italien n'avait pu être mise au point pour coïncider avec les fêtes du Centenaire.

« PORTRAITS DE GUERRE », A WASHINGTON

Un certain nombre d'artistes américains, au lendemain de la guerre, et lors de la Conférence de la Paix, avaient établi en France, des portraits de personnages illustres, ministres, présidents, généraux, français et alliés. Ces effigies sont exposées à la National Portrait Gallery de Washington depuis le 6 janvier jusqu'au 18 février.

WILLIAM K. VANDERBILT AYANT LÉGUÉ DES TABLEAUX...

...au Metropolitan Museum of Art, ces œuvres sont actuellement groupées dans la salle 25, avant d'être réparties de salle en salle, en un judicieux classement. Elles sont au nombre de dix : *Portrait de Lady Guilford* (Holbein, 1527) dont le dessin est au musée de Bâle; quatre peintures du XVII[e] siècle hollandais : *The noble slav* (Rembrandt), *Scene in a Courtyard* (Pieter de Hooch) ; la *Meuse marine* (Cuyp) ; *Entrée d'un port hollandais* (Van de Velde). Trois peintures de l'Ecole française du XVIII[e] siècle : *La Toilette de Vénus* (Boucher),

peint pour la Pompadour en 1751, gravé en couleurs par Janinet en 1783; *Les Œufs cassés* (Greuze), œuvre d'Italie (1736); *Tête de Danaé* (Greuze). Deux œuvres de l'école anglaise : *Portrait du Colonel George Coussmaker* (Reynolds), peint en 1782; *Portrait de Mrs. Grace Dalrymple Elliott* (Gainsborough), peint entre 1770 et 1780.

PHILATÉLIE

Ce n'est pas la première fois qu'on l'y voit. Certains timbres bavarois, tout un temps, furent à l'effigie de la Vierge. Dans la principauté de Lichtenstein, on s'en est peut-être souvenu, l'autre jour, lorsqu'il a été question de créer un timbre anniversaire pour le 80e printemps du prince Jean II. La Vierge paraît sur ce timbre au milieu de nuages arrangés en gloire, et est tirée en gris, en carmin ou en bleu, selon la valeur. Au reste, cette œuvre est une petite œuvre d'art.

Les Japonais viennent, eux aussi, de composer un timbre de circonstance, et d'une qualité tout à fait artistique. C'était à l'occasion du tout dernier recensement de la population. On a eu la pensée d'évoquer, en une scène très décorativement agencée, le premier recensement qui eut lieu chez les Nippons, sous l'impératrice Kotoka, il y a bien 1.200 ans. Un gouverneur provincial est représenté, sur ce timbre original, approuvant les listes du recensement de sa province. Et le modernisme et l'archaïsme sont, en cette œuvre, très spirituellement combinés.

Le gouvernement roumain a mis au concours, entre artistes de pays alliés, un timbre de la Victoire. D'autre part, de l'autre côté des mers, nombre de concurrents préparent de beaux timbres pour la célébration prochaine du centenaire de la libération de l'Amérique centrale. Panama a déjà choisi son type, et on le dit parfait. On annonce encore des timbres « d'esprit moderne » pour la Yougo-Slavie, le Tyrol italien... et la République de San-Marino. Il y aura aussi, prochainement, le beau timbre du VIe centenaire du Dante, et celui du centenaire de l'Indépendance grecque, et ceux du service postal aérien espagnol, de la Bessarabie, de Dantzig.

Enfin, les amateurs se disputent le timbre « Légionnaire » créé par d'Annunzio pour les îles croates Arbe et Veglia, et portant la mention : « *Régence italienne du Carnero* ».

PASCAL FORTHUNY.

Paroles

...EN L'AIR

J.-B. Carpeaux, de qui M. de Poncheville nous révèle, dans un livre copieux, *Carpeaux inconnu*, l'histoire intime, s'était fait recevoir — habileté? talent? — à la cour impériale. Son historien connaît-il cette anecdote authentique?

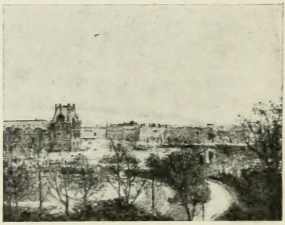
Le maître achevait son groupe du pavillon de Flore, juché sur son échafaudage. L'empereur passait, qui faisant arrêter son cortège, alla rejoindre Carpeaux pour le féliciter. Dans son ravissement, celui-ci crut plaisant de lancer sur la foule quelques boulettes de terre.

— Monsieur Carpeaux! protesta l'Empereur.

— Sire, vous ne le feriez pas si vous le vouliez?

— Monsieur Carpeaux!

— Alors, fit l'artiste en manière de compliment, ce n'est pas la peine d'être empereur...



LE PAVILLON DE FLORE
de Camille Pissarro
figure à l'Exposition rétrospective organisée chez Durand-Ruel.

Le Gérant : DESPORTES

Moderne Imprimerie, LOTH, Dr, 37, rue Gandon, Paris.

INSTITUTE OF ART
REFERENCE
LIBRARY
UNIV. OF TORONTO